

(10)

Etude des textes p 123 - 152

p 123 - Monologue à deux voix pour un homme et une femme.

Elle (Nina Konstantinovna, enseignante de littérature).

1. Son intervention dépeint un monde sans forces, où les hommes et les enfants sont accablés, somnolents, lents, incapables de mémoire et d'attention, ont l'envie de "se coucher sur les routes", ne jouent plus, ne chahutent plus, ne se hennent plus debout (sans saigner du nez ou s'évanouir).

Leur imaginaire même, dans lequel ils se réfugient, s'apprie et se questionne sur ce qui n'est pas (la mort, la S.F.) et non sur ce qui est (la nature, les bébés qui vont naître).

Cette absence de force, qui devient la normalité générale, remet en question la culture elle-même, le rapport au monde implicite et l'ethos : la littérature ne signifie plus rien, ne propose plus rien qui fasse sens et expérience.

« si ils me regardent avec des yeux froids, détrechés » (p 123)

→ Elle décrit une sorte d'expérience fantomatique au zombie, digne des films de ce genre, mais surtout de ceux où le rapport de force et de quantité est inversé : les étrangers sont les plus nombreux, ils sont devenus la normalité a-normale.

On peut parler de force délétère, morbide, mais cette force n'en est pas une : elle ne construit pas quelque chose d'autre, même si on constate la mise en place (entre les enfants) d'une vie sociale avec ses préoccupations propres.

2 - Cette situation permet de formuler certaines critiques, ⁽¹²⁴⁾
mettre en cause certaines responsabilités. Ces critiques ont
de la force, car elles ne sont pas formulées de l'extérieur :
le sujet qui les formule (l'enseignante) a donc encore lui-même
cette force critique. C'est la critique des adultes, des parents,
et au-delà, finalement, la critique de l'État. Une critique
sociale au nom de l'idéal socialiste lui-même :

c'est l'idée que les recommandations sont inapplicables par
des gens pauvres et peu éduqués (qui ne peuvent pas acheter
la nourriture impitoyée, et qui ne comprennent pas cette "sécurité"
invisible) et donc que le discours de l'État ne réunit pas
à s'adresser au peuple réel, qu'il trahit donc sa propre
légitimité démocratique et socialiste (ou communiste).
(p.125)

Mais au total, cette critique-là elle-même finit par se
dissoudre dans un inapplicable général, une impasse tech-
nique, d'où il ressort la nécessité contradictoire des vivre avec
(les radiations énormes) et du mourir certain.

On célèbre finalement une force dont on a conscience que c'est
une fausse force. C'est le principe même de la tragédie.

« Les gens se disent je crois cela va se calmer et finir par
s'arranger tout seul. » (125) ^{bas}

« L'impensable s'est produit : les gens se sont mis à vivre
comme avant » (p.126) ^{haut}

→ Comme Oreste (Andromaque, de Racine), le peuple "se livre
en aveugle au destin qui l'entraîne" ... !

(10) 3 - Cette situation tragique de responsabilité dissoute et de solution impossible, qui laisse SANS FORCE D'AGIR, donne lieu spol., à la fin du monologue de Nina Konstantinovna Jarkov [NS. système russe des noms et prénoms!] à un véritable questionnement philosophique, en bonne et due forme, periphr. est critique et réflexif:

"qui est culpable? Personne, à part nous-mêmes!"

Il est de nature "méta-physique" au sens où il engage le rapport au monde physique tout entier, à la nature, en se plaçant à l'extérieur de ce monde et de ce rapport, puisqu'il a maintenant disposé! Nina se souvient de son rapport en harmonie avec la nature, de sa force, du temps où elle était allongée sur le sol et regardait le ciel (l'image n'en retrouve dans le cinéma soviétique, et qui "représente" voire "fait l'expérience" du passage du physique (terre) au métaphysique (ciel)!). Mais ce rapport, cette posture n'est plus possible, le sol étant irradié!

Ce temps ressemble à celui d'un paradis terrestre dont on a été exclu: l'harmonie heureuse jusqu'à l'oubli de soi ("au point d'en oublier son nom"), à la façon de Roussseau au bord du lac de ^{p. 126} Bienne, ou se réveillant de son accident de Ménilmontant, a laissé place au sentiment de la faute et à la peur:

"Nous avons inconsciemment peur de nos sensations" (p. 126)

Toute la culture du bonheur et de l'innocence, symbolisée par le "Pouchkine éternel" (126, bas) est scellée par ce faute et perdue.

Mais cette faute ; ironiquement (encore une attitude Socialiste !), n'est pas celle du système socialiste "marxiste", que l'enseignante était sans doute chargée d'enseigner, ou en tout cas dans lequel elle avait elle-même été instruite, mais au contraire, la faute lui semble être de ne pas avoir été fidèle aux enseignements de la doctrine marxiste.

[cf thèses sur Feuerbach.]

Il s'agit ici des thèses hégéliennes sur la dialectique de la nature et de la pensée : en transformant la nature, l'homme transforme aussi sa pensée de la nature ; il ne doit donc pas oublier que sa pensée de la nature n'est pas naturelle et donc depend de lui : qu'il doit donc sans cesse la surveiller et la critiquer, sans s'endormir dans une confiance en la naturalité de la nature. Bref, la nature elle-même est un phénomène historique.

→ l'URSS s'est endormie dans un rapport naturel à la nature, un rapport heureux et non méfiant, alors qu'elle avait elle-même créé, avec les centrales atomiques, une nature non-naturelle (l'uranium enrichi, la possibilité d'une explosion nucléaire, etc.).

"L'homme rouge" s'est endormi dans l'illusion que la nature n'en dépendait pas de nous", illusion romantique (Pouchkine est une sorte de Lamartine russe - cf "Les vers de Pouchkine sur le bœuf autanme (1865) -) confortable et langoureuse.

|| (cf. critique du Romantisme par Nietzsche) ←

|| (cf. sentiment de Hugo d'une trahison de la nature, si n'est plus en phase avec lui, et qu'il dédaigne, pendant son déuil - "Demain dès l'aube" → "je ne regarderai ni"

(14) Or, cette nature n'était plus de l'ordre de ce que les Stoïciens (Épictète) appellent "ce qui ne dépend pas de nous" (p. 126 milieu) elle était devenue ce qui dépend de nous

[c'est pourquoi l'éthique cartésienne de "l'homme maître et possesseur de la nature" est une éthique de responsabilité, et pas une éthique de voyageur sacré et insouciant!]

→ L'Accident fait prendre conscience que "toute notre culture" de la nature idyllique, maternante et figée n'est "qu'une caisse avec de vieux manuscrits" vouées à la nostalgie et à l'obsolescence si nous ne l'entretenons pas comme quelque chose qui "dépend de nous", de notre force de contrôle historique, de notre maîtrise.

→ pour la Biélorussie du sud, cela semble trop tard, de façon poignante, navrante, pathétique, car "la forêt est toujours belle, il y a des myrtilles à faire" (p. 126 milieu)

mais son exemple peut servir : il a la force d'une mise en garde prophétique, d'un avertissement (dans la tradition biblique) ; il laisse émerger une menace, une "pensée sacrilège" (p. 126 bas), celle de l'annéantissement de "tout ce que j'aime" (126 fin.)

→ c'est sur cette note, qui va donc au-delà de la simple nostalgie, que le mari prend la parole pour évoquer la gestion militaire du problème, et montrer que les stratégies et les forces de résistance pourtant cultivées avec soin, ne valent rien contre cet annéantissement là.

Cui: (Nikolai Prokhorovitch) Jarkov (15)

Il a "vécu le blocus de Leningrad" (St. Pétersbourg) ^{p127} en 1942-43 (qui est resté dans la légende de la guerre, et a été documenté par des récits, des photos, des films, des journaux intimes, etc.) et a suivi une formation, une "éducation militaire" (p126).

Il est donc bien placé pour attester sur, en fait de "guerre", la radiation "ce n'est pas du tout la même chose" (p127).

La logique de la résistance, qui est celle d'une capacité à "expulser" (p127 ligne 2) l'ennemi, logique nationaliste anti-invasion, ne fonctionne pas contre les "radionucléides".

Tout ce qui fait la force de résistance au danger est inefficace, parce que le danger n'est pas le même.

"Nous voulions nous cacher de l'atome comme des éclats d'obus. Mais il est partout!" (p127)

Le pays a une guerre de retard!

"L'important, pour nous, c'est de comprendre comment vivre, maintenant" (p127 bas)

Il est optimiste et rationaliste. Il n'a pas perdu la foi en la science; ~~mais~~ il constate son échec présent et son retard, mais reste fidèle à sa démarche qui fait sa force: l'observation et l'analyse.

Son témoignage est en peu confus et contradictoire, parce qu'il sent bien que son intérêt d'être vivant à cette terre n'est pas celui de la Science qui doit prendre son temps.

Aussi, il dit: "Je veux vivre après Tchernobyl et ne pas mourir de Tchernobyl", mais en même temps il reconnaît

les "vues sombres des cobayes pour des expériences scientifiques ... c'est un gigantesque laboratoire du diable" (p12)

(16)

→ Les forces et le temps du vivant et de la science sont contradictoires.

Pour lui, Senoagi le "je veut comprendre", mais il n'aura pas, lui vivant (et déjà vieux!) le temps de la compréhension.

→ La force apparaît donc à une fiction de temps (comme tout ce pi se déploie dans l'univers physique [...] y compris le temps de calcul mathématique)

La force est ce pi à le temps pour elle, le fait celui pi à du temps.

... mais tout ce pi nous définit comme créatures ou phénomènes et justement le manque de temps! le temps limité (ce pi rend la philo. du Tao à la fois fascinante et inutile: Seul le grand Tout à tout son temps, mais il ne nous concerne pas... il ne concerne que notre non-être, alors, bof!)

Nikolai mesure les choses à l'aune de la guerre de 42-45: "la guerre, elle n'a duré que quatre ans".

C'est à cette échelle que sa force (celle du monde dans lequel il a été édifié) est pertinente.

Il ne voit pas que ce pi d' reproche à ses élèves invités à l'étranger et devenus des assistés parisiens

("ils reviennent avec des vêtements qu'ils n'ont pas gagnés, ni leurs parents", p.129)

et pourtant précisément en lien avec le temps long que demande la science pour surmonter l'accident, et

pendant lequel il faut seulement attendre et attendre (17)
→ psychologiquement, la force ^{d'activité} ~~psychologique~~ est liée à une perspective temporelle plausible, faute de quoi, on ne fait rien, ou on ne fait rien de ce que l'on fait.

Cpdt, sernage à toutes ses contradictions de discours l'idée de "s'en sortir":

"Réveillez-vous! Cela m'a aidé à sortir du blocus. J'ai mis des années à m'en sortir..." (p. 129 fi) [mais, sans entendre, je m'en suis sorti].

Cet homme plein de contradictions formule une autre contradiction intéressante, avec son idée de "s'en sortir": l'idée de (s'en sortir) est en fait en contradiction avec celle de comprendre: comprendre implique analyser, formuler, parler. Or du siège de Leningrad, il ne réussit pas à parler, "à la maison nous ne parlions jamais du blocus" [dans la zone de surprise, sinon, est trop forte, faute d'un discours analytique, justement]. Et de même pour Tcherno Byl, en fait, en interne.

C'est seulement "à l'étranger", avec des questionneurs extérieurs, en sortant physiquement de son lieu, que la parole, le récit de soi, devient possible.

→ le rapport avec l'Autre, le dissemblable, donne de la force pour constituer le récit de soi, comprendre, et donc non pas s'en sortir mais investir, structurer, contrôler, maîtriser.

D'une radiation de 17 md d'années, on ne peut pas sortir! →

(19) La science ne cherche pas à "sortir" mais prend le temps de la compréhension, de l'analyse, ... même si ce n'est pas un temps à la mesure de l'urgence et de la vie humaine. Sa force se déploie dans un temps propre.

Le malade, dépendant de la science, ne peut chercher à sortir, mais doit organiser et structurer, connaître sa maladie.

Seul l'homme en guerre, en tant que la guerre et perçue à un écart bref du temps long de la paix, peut adopter la stratégie de la résistance et de la "sortie".

→ ce sont des forces (ou des stratégies) différentes et contradictoires.

↳ chez Nietzsche la gestion interne de la maladie (qui correspondrait aux systèmes philosophiques "malades") et celle de la "guerre", de la "sortie" de maladie sont différentes, et de force, d'intensité (ou plutôt d'efficacité) différents.

↳ Chez Hugo, la gestion du deuil, enfermé sur lui-même ou fou ("oh, je fus comme fou..."), sans perspective, s'oppose à ce qu'il reprend sens dans un système cosmopolitique plus vaste, et qui permet de débattre la douleur, de l'argumenter, alors que la douleur brute, dont Hugo ne fait pas "sortir" "hors ans après", est opaque et sans voix (ligne de points).

NB ident ou - pour la gestion du corps d'Etat (géré par dans Les Châtiments), qui, dans les Contemplations, prend sur elle la "sortie" qu'est

1 Le départ en exil sur le bateau (poème à Alexandre D.)

Devenir point de convergence sur l'intervention de N.P.J. :
la question des responsables !

"Il faut savoir comment nous devons vivre, il faut
d'abord déterminer les responsabilités" (p. 128 haut)
comme si établi (et puni) le coupable permettait de
comprendre comment résister aux radiations... !!!

→ cela paraît rationnellement idiot, et relevant
seulement d'un effet psychologique de vengeance : faire du mal
(punir) celui qui a fait du mal aide à équilibrer le système
fini de l'accident, et donc à en "sortir", à tourner la
page, les choses étant en ordre.

C'est une logique "de guerre", de temps fermé et limité,
celle du Siège de Léningrad.

→ cela peut aussi signifier qu'il faut déterminer
l'origine de l'accident, pour qu'il ne se reproduise pas
(cf cours d'introduction, emprêt du KGB, absence de
précaution, état général de l'URSS, etc.).

mais connaître l'origine de l'accident n'aide pas à en
signifier les Cq.

ce n'est donc ce que veut N.P.J., qui implicite ses propos
sur la non-responsabilité des scientifiques, dont on a
besoin pour comprendre la radioactivité (et lutter contre
ses effets).

Faut-il en déduire un sous-entendu sur les responsabi-

→

(20)

- cités politiques ... mais dont on ne parle pas ... sans en faisant allusion au paravent au caractère autoritaire et contraignant du "parti" (128 haut) et de la "discipline militaire" (127 bas) ...

et en faisant ensuite la peinture d'une opinion populaire incohérente, désunie et contradictoire (donc fautive) : § du noter de la p 128 :

« Les réactions des gens sont tellement différents » ... ?

Ce n'est pas net !

Qu'en tirer, outre l'idée de la force du processus, dans la double perspective psychologique et préventive ?

→ l'idée de la force d'une argumentation se diminue en manquant de netteté, en ne se formulant pas à elle-même ses intentions (ce qui empêche même la stratégie d'ironie, de sous-entendre, qui est détournée mais claire et forte, techniquement sûre !)

Contrairement à sa femme, N P J n'a pas les idées claires (il fait souvent des pauses, voire "un langage pausé" p 129, méditatives) mais cela donne à son monologue la force plus authentique d'un "témoignage", non suspect d'être construit, arrangé, donc peut être mentem !)

→ on pourra comparer avec les stratégies de discours discontinus de Nietzsche (§) et Hugo (poèmes), mais aussi avec la force de réorganisation de ces séquences discontinues (fausses dates, ou plutôt dates factives, verites, pour Hugo, organisation en lignes avec des titres, par Nietzsche, qui cultive une tradition (fillo, celle de "Maxims et Reflexions").